

La révolution culturelle n'aura pas lieu

Évelyne de la Chenelière

Volume 52, numéro 2 (290), février 2011

Attention! Un élitisme peut en cacher un autre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63824ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de la Chenelière, É. (2011). La révolution culturelle n'aura pas lieu. *Liberté*, 52(2), 70–73.

LA RÉVOLUTION CULTURELLE N'AURA PAS LIEU

L'autre jour, nous observions les oiseaux. Ma fille me demande :

Pourquoi est-ce que tu t'excites beaucoup moins devant un moineau que devant un chardonneret ?

Ben, parce que le moineau domestique est un oiseau assez commun, on peut en voir tous les jours à Montréal... tandis que le chardonneret, c'est plus rare.

Mais le moineau est un bel oiseau aussi.

Oui, je suis d'accord.

Si le moineau était rare, tu le trouverais bien plus beau.

Oui, sans doute.

Le moineau est plutôt brun, et le chardonneret est plutôt jaune...

Oui...

Mais rien ne dit que le jaune est une couleur plus intéressante que le brun.

Effectivement. Seulement, des oiseaux plutôt bruns, j'en vois tous les jours.

C'est comme si la rareté créait une hiérarchie ? Une échelle des valeurs ?

Oui, en quelque sorte.

Alors c'est pas vraiment juste.

Tu as raison, c'est pas vraiment juste. Le chardonneret ne vaut pas plus qu'un moineau domestique, mais il aura tendance à m'intéresser davantage.

L'art ne connaît pas la justice. L'art n'est pas démocratique, ce n'est pas chacun son tour, ce n'est pas donné à chacun, ça ne marche pas à coup de bonne volonté, et son importance ne se calcule pas en nombre d'entrées.

Mais, maintenant que les artistes ont une fonction économique, et que les meilleurs d'entre eux sont déclarés comme étant *bancable*;

Maintenant que ceux qui ne sont pas des artistes le sont tout de même un peu sur leur blogue, leur page Facebook, leur site Web;

Maintenant que le verdict, c'est l'opinion;

Maintenant que l'activité artistique a évincé l'œuvre et que les lois du marché ont tout à fait infiltré la pratique artistique;

Maintenant que l'art annoncé en grande pompe n'est plus qu'événementiel;

Maintenant que les historiens et les théoriciens de l'art ont épuisé les termes désignant les mouvements où se succèdent, à un rythme effréné, icônes, coqueluches, et tous leurs émules;

Comment reconnaître l'élite ?

Ce mot, *élite*, un jour était chargé de sens, et s'en est vidé au point d'être voué à l'insignifiance, et puis de voir son sens renversé. Être taxé d'élitistes demeure néanmoins le lot de ceux et celles qui consacrent leur vie à la réflexion, à la création, à l'écriture, à la pensée. Sous cette injure, l'idée d'une démocratie ébranlée par le seul concept de l'élévation. Pourtant, ainsi désignée, notre élite est aujourd'hui sans aucun pouvoir. Étant donné son rejet du politique et de la place publique, son caractère inoffensif est précisément ce qui fait qu'elle n'existe pas. Comment peut-on craindre ou mépriser un mirage ?

La révolution culturelle dont nous avons rêvé depuis les Lumières n'aura pas lieu. L'idée d'une culture qui serait celle d'un élitisme démocratique, c'est-à-dire qui respecterait par son exigence tous les individus, et donnerait à tous les moyens et le désir d'accéder à la meilleure part de soi par une plus grande compréhension du monde. Cette révolution n'aura pas lieu, puisqu'une autre révolution, d'un tout autre ordre, a déjà eu lieu. Parce qu'elle s'est déjà faite, à notre insu et pourtant sous nos yeux. Notre révolution culturelle, mondialisée

comme le reste, aura été de même nature dans tous les pays développés. Elle n'est pas le résultat d'un soulèvement contre une dictature, ni contre un ordre établi, ni même contre un confort de l'esprit cultivé par une bourgeoisie dominante; elle n'a pas été menée par des fous, par des poètes, par des artistes en marge, brûlant de s'élever contre une autorité maîtresse du bon goût.

La révolution culturelle, ce sont les *veline*, ces « femmes-ornements » de la télévision berlusconienne, ce sont tous les fabricants de bonne humeur, ce sont les transgressions tape-à-l'œil et vides de sens, motivées par une surenchère aveugle, ce sont les lofteurs, les star-académiciens, les *America's Got Talent*, les chroniqueurs et animateurs culturels devenus des stars, les chefs cuisiniers ou les dresseurs de chiens qui ont leur propre émission de télévision, et enfin ce sont les subversifs consensuels qui calculent savamment leur onde de choc afin que l'amplitude de cette dernière soit parfaitement dosée, nourrissant leur réputation et augmentant leur cote de popularité, créant une « contre-culture » qui n'est contre rien du tout, et surtout pas contre les lois du marché.

Ce sont eux tous qui détiennent le pouvoir : l'élite, c'est eux.

Et leur grand art, c'est l'événement.

L'art devient événementiel quand sa publicité est précisément faite autour de l'événement : tel écrivain n'a que douze ans, tel spectacle dure neuf heures, tel film s'est réalisé sans aucune subvention, tel artiste s'est suicidé, telle chanteuse a fait de la pornographie, tel clown s'est payé un voyage dans l'espace.

Les faiseurs d'événements ne forment pas une agora mais une cour, avec ses règles obscures, ses codes mystérieux, ses positions lentement ou rapidement acquises et aussi vite perdues, ses alliances, ses trahisons, ses flatteries, ses complots; les rois qui se succèdent, s'enfantent et s'assassinent les uns les autres, oui, une véritable cour, avec son incommensurable influence, bien au-delà de l'élite qu'elle constitue.

L'élite, donc, n'a plus rien à voir avec l'élévation, si ce n'est celle qui fait grimper l'échelle sociale et salariale.

Alors, qu'on ne me reproche pas d'être « élitiste » sous prétexte que, par exemple, un théâtre qui présente mon travail peut accueillir 130 spectateurs et que Patrick Huard remplit des salles de 10 000 places, ou encore sous prétexte que la revue *Liberté* a

un tirage d'environ 700 exemplaires et qu'elle n'intéressera jamais Christiane Charette et ses 100 000 auditeurs.

Savez-vous pourquoi Patrick Huard et Christiane Charette sont, eux, la nouvelle élite ? Parce qu'ils ont du pouvoir.

On donne à Patrick Huard les moyens de réaliser des films alors qu'il n'est pas cinéaste. Ensuite, il est invité à parler de son œuvre sur toutes les tribunes (dont, bien sûr, l'émission de Christiane Charette). C'est là que, sérieux comme un enfant qui joue, avec une candeur toute contemporaine, il déclare que son cinéma est un « cinéma d'auteur commercial ».

On donne à Christiane Charette le poste d'animatrice du matin à la radio publique et on tolère qu'elle commente du même ton (un ton *naturel*, c'est-à-dire un ton excité et familier) la politique, le dernier Goncourt, les vins, les phénomènes sociaux, le tremblement de terre en Haïti et les pédicures. Christiane Charette et ses chroniqueurs, avec leur *talk-show diversifié au diapason de l'actualité culturelle, sociale et politique*, forment le véhicule d'une seule pensée : une pensée conformiste malgré ses airs branchés et innovateurs, précisément *au diapason*, donc consensuelle et superficielle.

Et on se fait croire qu'on pose des gestes individuels, qu'on a des opinions, des positions, des goûts individuels, alors que l'individualité est fabriquée et moulée par le *diapason*...

Ainsi, Patrick Huard fait du cinéma d'auteur commercial, et Christiane Charette fait l'actualité. Vive l'élite.

De toute façon, je ne peux que constater que l'art ne sert pas la pensée ; l'art sert des carrières.

Les artistes sont préoccupés par leur autopromotion perpétuelle plutôt que par une recherche incessante, ils nourrissent leurs intérêts personnels plutôt que de bâtir une œuvre personnelle, ils soignent leurs relations auprès de gens influents dont ils lèchent les bottes, le cul, et tout ce qui se lèche, mais comment les blâmer, nous avons tous besoin de valorisation, l'isolement nécessaire à la création devient vite insupportable, le doute s'installe pour de bon, tenace, et la sensation de ne pas exister sans les autres pour dire qu'on existe bel et bien, alors comment résister à la tentation de se pavaner un peu ? On ferme les yeux sur ses principes, on ferme les yeux, on se bouche le nez et on plonge dans le bain public, on répond aux sourires de connivence en se disant que, après tout, il faut être de son temps.